

lui ménagea point pour l'avenir ces consolations que rien ne remplace. Bonaventure, après avoir achevé ses études, dut songer tout de suite à gagner sa vie, et quitta la France.

Dans le tourbillon d'affaires qui l'entraîna il ne songea point à s'enquérir d'une religion dont l'amour n'avait pas été soulevé dans son âme. Comme il ne la connaissait point, il ne sentit pas qu'elle lui manquait. Les années passèrent le laissant dans cette ignorance absolue, et quand le malheur s'adattit sur lui, l'idée ne lui vint point d'y chercher une consolation.

Elle aurait pu seule le soutenir, cependant.

Sa famille dispersée ne pensait plus à lui ; il regardait sa condamnation comme inmanquable, et pas un ami n'était là pour le consoler...

Mikaël n'avait pu obtenir encore d'entrer dans la prison de son beau-père.

La tristesse de Bonaventure dégénéra en désespoir.

Pendant trois jours et trois nuits il lutta contre un découragement suprême ; enfin, à bout de courage, las de la vie, il résolut d'en finir.

Il n'agissait pas comme certains êtres qu'étreint une douleur violente, et que pousse à l'abîme un accès de découragement aigu. Non. La désespérance complète, absolue, implacable, s'était infiltrée dans ses os. Il mourait parce qu'il ne gardait plus la force de vivre. Ah ! s'il eût trouvé dans Mercédès une raillante esemblable à Clotilde, si un cœur vraiment fort et tendre eût battu sur le sien, l'énergie lui fut restée.

Mais il était seul, tout seul. En dépit de la générosité de ses intentions, Mikaël demeurait impuissant ; d'ailleurs Mikaël ne tenait pas à lui par toutes ses fibres. Il l'avait accepté, mais leurs âmes ne s'étaient jamais fondues avant le désastre, et à cette heure encore, le prince Ypsolani ne pouvait être un fils pour Bonaventure.

— Je vais me tuer, dit-il.

Il prononça contre lui-même cette condamnation, sans en ressentir d'épouvante.

Une vie déshonorée l'effrayait plus que la mort.

Nous l'avons dit, Bonaventure n'avait pas la foi.

Il pensait vaguement qu'il s'absorberait dans le grand tout, qu'il reposerait au fond d'une tombe, lui qui ne croyait jamais pouvoir reconquérir le calme ; ces questions ne l'agitaient pas. Il voulait dormir sans rêve et sans réveil, voilà tout.

Une dernière fois il écrivit au magistrat qui l'avait interrogé afin de lui répéter avec la gravité de langage que communiquent les approches de la mort, qu'il ne se reprochait rien contre la probité. Il ajoutait qu'un jour on lui rendrait justice.

Ensuite il traça quelques lignes amies pour le prince Ypsolani, le suppliant de pardonner à Mercédès comme il lui pardonnait lui-même. Il le remerciait d'avoir tenté l'impossible en essayant de le sauver. Enfin il adressa un billet à André Gualbert qui, plus d'une fois, par l'entremise de maître Leroux, lui avait fait parvenir de ses nouvelles, et l'encourageait à la lutte. Toutes ces lettres furent placées sous une enveloppe unique portant l'adresse de son avocat.

Ces dispositions prises, il songea à la façon dont il mettrait à exécution sa funeste résolution. Peu de moyens de suicide lui restaient. Il ne possédait pas d'armes.

Il eût préféré un coup de pistolet à tout autre genre de suicide, mais il n'y pouvait songer. Comme on le voyait tranquille, on le croyait résigné ; et nul n'exerçait sur lui de surveillance active.

Il s'arrêta enfin à l'étranglement. Il lui faudrait du courage car il ne pouvait atteindre à sa fenêtre. Il dénoua sa cravate, la tordit, et jugea qu'elle pourrait lui suffire.

Puis sans hâte, tranquillement, Brou de Breuil la roula autour de son cou, fixa l'autre extrémité à la barre de fer de son lit, s'agenouilla et tendant la tête en arrière avec un effort terrible, il sentit des bourdonnements furieux emplir ses oreilles, sa gorge se contracta, ses yeux se dilatèrent avec épouvante, et il tomba râlant sur le sol.

XVI

LES MAUVAIS CHEMINS.

Quelques mois suffirent à Jean Bruk pour se créer une notoriété bruyante. Du moment où il mit le pied dans la route du succès scandaleux, il y marcha à pas de géant.

Les premiers numéros de la « Crécelle » le signalèrent à l'attention d'un parti, et ce parti l'acclama, le fêta, lui faisant large sa place au soleil, le grisant d'éloges, lui jetant l'or à pleines mains en échange de ses coups de crayons.

L'audace vint à Jean Bruk, en même temps que lui montait à la tête une ivresse terrible, l'ivresse du succès malsain.

Naturellement spirituel, boulevardier, un peu gamin, observateur de surface, Jean Bruk ne possédait ni le talent d'Henri Monnier, ni la verve incisive de Gavarni, ni la finesse de Bertall, ni la raillerie piquante de Cham.

Il pouvait enlever crânement un dessin, écrire une légende, mais il ne fallait rien lui demander au delà. Aussi devait-il, s'il voulait ne point voir décroître l'engouement soulevé par quelques-unes de ses inspirations, marcher en progressant dans la voie qu'il s'était tracée, et accentuer chaque jour davantage les audaces de ses dessins sous peine de paraître perdre de son énergie.

A sa manière, Jean Bruk était devenu tribun.

Or celui qui se pose en orateur du peuple, voyant grandir les exigences de son terrible client, à mesure qu'il lui donne satisfaction, en arrive par la force des choses à une violence de langage que tout d'abord il n'avait point prévue, et qu'il ne prémédita pas. C'est la pente déclinive sur laquelle est lancé le coureur : Il n'a plus le droit de s'arrêter, court, glisse et tombe le front broyé sur les pierres du chemin.

Après avoir attaqué les hommes du pouvoir, dessina leurs silhouettes, saisi dans le vif leur personnalité, Jean Bruk osa davantage. Les questions religieuses qui s'agitaient, soulevant la haine et la colère des uns, la surprise et l'auguste douleur des autres, lui devaient fournir des sujets nouveaux. Il s'en empara avec d'autant plus de violence qu'il s'agissait de l'emporter sur des rivaux en talent et de gagner comme Judas de l'argent, beaucoup d'argent, au prix d'une trahison infâme.

Au milieu des pages qu'il salissait de son crayon, il traîna sur les olives l'épiscopat, le clergé, la papauté elle-même.

Et la foule riait, et les enfants s'arrêtaient pour regarder ces images immondes, et les jeunes filles baissaient les yeux devant les étalages infâmes, tandis que les orateurs perdus, et les adultes libres penseurs, riaient à gorge déployée, se montrant du doigt les esquisses, en lisaient les légendes d'une voix éraillée, et jetaient une insulte à la femme qu'ils voyaient passer un livre d'heures à la main. A l'ouverture des boutiques de journaux il se formait des rassemblements.

On commentait en gouaillant la caricature de Jean Bruk ; les trottoirs se trouvaient encombrés. On se bousculait pour arri-